

VERSANT RUPAL

Revue de presse



Texte - Mali Van Valenberg

Mise en scène - Olivier Werner

Jeu - Pierre-Isaïe Duc, Céline Goormaghtigh, Mali Van Valenberg

Musique live- Didier Métrailler

Scénographie - Diane Thibault

Lumière - Estelle Becker

Son - Ben Tixhon

Costumes - Cécile Revaz

Fumée - Laurent Boulanger

Production - Jusqu'à m'y fondre

Coproduction - Le Spot, Le Crochetan

Jusqu'à m'y fondre

CP 359 / 3960 Sierre
Tél. (+41)79.715.56.29
jusquamyfondre@gmail.com
www.jusquamyfondre.ch



«Versant Rupal» est mis en scène par Olivier Werner. CÉLINE RIBORDY

La tragédie du Nanga Parbat rejouée à Valère

THÉÂTRE Pour son ouverture de saison, le tout nouveau Spot accueille une création de la Valaisanne Mali Van Valenberg. «Versant Rupal» humanise un «monstre» de l'Himalaya, l'immense Reinhold Messner. Vertigineux et haletant.

PAR SARAH.WICKY@LENOUVELLISTE.CH

On est bien calé au fond de son douillet fauteuil, dans la chaleur enveloppante du théâtre de Valère et pourtant on frissonne. On n'est plus à Sion mais au pied du Nanga Parbat (8125 mètres) ce mercredi soir. Loin, très loin, là-bas, au Pakistan, à l'extrémité occidentale de l'Himalaya. Devant nous, une muraille haute de 4000 mètres hérissée de glaces et de roches. Un «monstre» qui a puni nombre d'intrépides au point que la première cordée à fouler son sommet en 1953 l'a baptisée «la montagne tueuse».

Pas de quoi effrayer le jeune Reinhold Messner, alpiniste équilibré dans la pierre de son Tyrol natal. Avec son frère Günther et des membres d'une expédition allemande, il trépigne d'impatience au camp de base, scrutant une fenêtre météo favorable qui sans cesse se dérobo. On est à l'été 1970. C'est là que démarre «Versant Rupal», la dernière création de la compagnie Jusqu'à m'y fondre.

Féru de récits d'aventures alpines, Mali Van Valenberg s'est plongée dans celui de Reinhold Messner. «La montagne nue», revenant sur la tragédie du Nanga Parbat. Cette ascension fondatrice qui fit entrer l'alpiniste dans la communauté des himalayistes mais qui le marqua à jamais puisqu'il y perdit son cadet.

Les montagnes intérieures S'ensuivit une polémique longue de trente-cinq ans qui vit le géant italien tantôt encensé tantôt pourfendu pour avoir abandonné Günther dans la périlleuse descente du versant Diamir du neuvième plus haut sommet du monde. La découverte en 2005 d'une chaussure contenant des débris osseux du puiné n'éteindra que partiellement l'incendie.

Qu'importe. Ici l'auteure a choisi d'embrasser le point de vue de Messner, de faire vivre sur scène ses montagnes intérieures. Pour incarner une telle légende, pas un unique comédien mais trois, Pierre-Isaïe Duc, Céline Goormaghtigh et Mali Van Valenberg elle-même. Un trio équilibré qui traduit les hésitations avant le départ, la détermination à surmonter les écueils à la montée, l'euphorie du sommet, les hallucinations induites par ces altitudes mortifères et les remords tenaillants. La langue, richement imagée, résonne de coups de piolet, de crissements de crampons, de dents qui claquent, de tempes qui tambourinent, de palpitations qui s'emballent. Le tout exhaussé par une ligne sonore en parfaite syntonie, jouée en live par le percussionniste Didier Métrailler baladant son hang.

Pas de mimétisme creux «Ce que j'ai apprécié dans la pièce, c'est qu'on ne cherche

pas à mimer une expédition. Bien que tous les détails soient justes. On est dans un vrai voyage intérieur», relève admirative Marianne Chapuisat, quatre 8000 à son actif dont le Nanga Parbat coiffé en 2005. L'himalayiste vaudoise avait lu la pièce avant de la découvrir avec ravissement sur scène. Invité de la soirée, Jean Troillet, autre légende de nos montagnes, a trouvé lui aussi la création très réussie. «L'équipe est venue me voir chez moi à La Fouly. Elle s'est beaucoup documentée. Messner et le Nanga Parbat, c'est la rencontre de deux «monstres», une vraie dramaturgie.»

La mort comme miroir

L'ancien compagnon de cordée d'Erhard Loretan se sait privilégié de n'avoir jamais dû rentrer seul de ses dix ascensions sur les plus hauts sommets du monde. La mort, on sent qu'elle rôde dans ces zones où l'oxygène se raréfie «mais on n'y pense pas».

«Le danger, ce n'est pas ce qui me titille. La disparition d'Erhard (en avril 2011) dans une course classique a modifié mon approche de la montagne, m'incitant à plus de retenue», confiait Marianne Chapuisat dans un échange avec le public réuni dans le foyer du théâtre juste avant la première de «Versant Rupal». Confronté au trépas de son frère, accusé même

de l'avoir laissé agoniser, Reinhold Messner se révèle dans toute sa complexité d'être humain sous le regard sensible et éclairé de Mali Van Valenberg. Les tiraillements, les craquements, les points de friction, la Sierroise d'origine sait les magnifier, taillant avec justesse chaque sentiment. «Il y a de la beauté dans la fragilité», aime-t-elle à dire. Cette beauté, elle éclate sur la scène de Valère. «Versant Rupal», un précieux cristal.

«Versant Rupal», par la compagnie Jusqu'à m'y fondre. Vendredi 17 septembre à 19 heures, samedi 18 à 20 h 30 et dimanche 19 à 17 heures. Réservations sur www.spot-sion.ch

Le Caprices Festival célèbre l'électro

CRANS-MONTANA

Les fans d'électro trépigment. Le Caprices Festival revient dès aujourd'hui. Six jours et six nuits de sets endiablés. Mais la sécurité des clubbeurs n'est pas oubliée.

«On ne peut pas encore parler d'un retour à la normale. Mais on s'en approche.» Président du Caprices Festival, Joseph Bonvin se veut optimiste à l'heure du lancement du grand raout électro. La 18e édition fait déjà le plein avec près de 10 000 billets écoulés. Nouveauté 2021: l'obligation de présenter un certificat Covid en bonne et due forme comme l'exige la Confédération. «Logistiquement et financièrement, c'est contraignant. Mais ça permet de créer une zone Covid free où les gens pourront faire la fête sans arrière-pensée», se réjouit le président. Oubliée donc la polémique qui avait fait du Caprices 2020 un foyer de contagion. «On a eu tout au plus dix cas. On est serein, on a le soutien des autorités sanitaires cantonales et fédérales.»

Une réputation à honorer

Quant à la line-up, elle est tout aussi rutilante que par le passé. Sacré meilleur festival international électro du monde en 2018 à Ibiza, le Caprices est devenu une référence qui attire les meilleurs DJ et qui se doit d'être à la

hauteur de sa réputation. Star incontournable, Solomon sera de la partie le samedi 25 sous la tente aussi translucide qu'iconique du Modernity. En ouverture ce vendredi, Luciano et Ricardo Villalobos se livreront à un B2B d'anthologie, comme au bon vieux temps.

«On s'efforce de satisfaire tous les publics. Cette année, on inaugure une nouvelle scène de nuit, The Signal, dédiée à l'électro. C'est plus underground que Modernity. Au final, il y en a pour tous les goûts, y compris les plus pointus», se félicite Maxime Léonard, fondateur et programmeur du Caprices Festival.

Des stars convoitées

Son coup de cœur? «Bedouin et Ben Klock.» Joseph Bonvin avoue quant à lui un petit faible pour Behrouz sur scène ce samedi midi.

Il faudra toutefois bourse délier: 89 francs pour assister au set d'une star internationale. Cher payé? «On essaie de proposer les tarifs les plus justes pour rentrer dans nos frais. Les grands noms sont onéreux. Sans gros mécènes, on doit pouvoir s'appuyer sur la billetterie qui représente un tiers de notre budget» se défend le président.

Pour l'heure, les fans d'électro semblent au rendez-vous de ces deux week-ends d'automne. Mais dès l'an prochain, le Caprices Festival devrait retrouver ses dates traditionnelles en avril. «On est un festival d'hiver», aime à rappeler Maxime Léonard.

SAW

Caprices Festival 2021, du 17 au 19 septembre, puis du 24 au 26 septembre. Programme complet et réservations sur www.capricesfestival.com



La scène de jour Modernity devrait faire le plein comme en 2019 grâce au pass sanitaire. LE NOUVELLISTE/ARCHIVES

PUBLICITÉ

Antigone

7-26.09.21 19h30

Avec Noémie Schmidt
Esplanade du Crochetan



LE TEMPS

SCÈNES ABONNÉ

A l'Orangerie, grandeurs et misères de l'alpiniste Reinhold Messner

C'est le grimpeur de tous les exploits, mais c'est aussi un homme marqué par la mort de son frère. Au théâtre genevois, avant Rolle, trois comédiens alertes et un musicien inspiré évoquent celui qu'on appelle «La Machine»



Magali Van Valenberg, Pierre-Isaïe Duc et Céline Goormaghtigh: trois grimpeurs de mots à l'aise dans le passage de relais. — © Céline Ribordy



Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 4 août 2022 à 17:15
Modifié jeudi 4 août 2022 à 19:18

Il faut bien trois comédiens pour embrasser la pensée et l'action de cet athlète surhumain. Reinhold Messner, 77 ans, est l'alpiniste de tous les records. Il est le premier à avoir gravi les quatorze 8000 mètres himalayens, le premier à avoir réussi l'Everest sans oxygène et le premier à avoir conquis le Nanga Parbat, surnommé la Montagne tueuse, par le versant Rupal.

Lire aussi: [Reinhold Messner, une légende aux Diablerets](#)

C'était en juin 1970. Au [Théâtre de l'Orangerie](#), à Genève, après Sion l'an dernier, et avant Rolle en septembre, Mali Van Valenberg ressuscite cette expédition qui a coûté la vie à Günther, 24 ans, le frère de Reinhold Messner. Cette perte aurait pu abattre le Tyrolien du Sud, elle l'a propulsé, malgré la polémique qui l'a accusé d'avoir abandonné son cadet dans un bivouac pour se sauver lui-même. Force et résilience au programme de *Versant Rupal*, un thriller des cimes mis en scène par Olivier Werner et en musique par Didier Métrailler.

Grimpeurs des mots

Quelle virtuosité! Pierre-Isaïe Duc, Céline Goormaghtigh et Mali Van Valenberg n'ont escaladé aucun 8000 mètres. Mais leur manière précise et légère de se partager ce récit tempétueux dans un décor de montagne éclatée (Diane Thibault) relève aussi de la prouesse.

Bien souvent, c'est au sein d'une même phrase, à l'envolée, que ces grimpeurs des mots prennent le relais et jamais le public ne sent l'effort. «Pourtant la concentration est totale, sourit Mali Van Valenberg, à la sortie du spectacle. Pendant toute la traversée, on est au taquet. Comme des musiciens, on intervient au souffle près.»

La concentration absolue était également au rendez-vous de l'exploit réalisé par les frères Messner en juin 1970. Une ascension éclair du Nanga Parbat par temps menaçant et une descente catastrophe, où il a fallu sans cesse improviser, jusqu'à changer d'itinéraire faute d'un matériel adapté. Lorsqu'on demande aujourd'hui à Messner quel est le plus haut fait de toute sa carrière, il répond simplement: avoir survécu. L'Italien de langue allemande sait de quoi il parle. Son

frère Günther n'a pas eu cette chance et a marqué le Nanga Parbat de son décès prématuré.

Prostré et incrédule

La scène du drame? Tandis que sur le versant Diamir, les deux montagnards avaient dépassé les séracs et atteint les glaciers, zone plus paisible dans cette descente de tous les dangers avec bivouacs de fortune et délires dus au froid, c'est une «simple» avalanche qui a emporté le cadet de la fratrie.

Alors, raconte Aline Van Valenberg, prostré devant ce «fleuve de neige figé, rempli de débris, décombres et blocs de glace explosés», Reinhold refuse l'évidence. «Je ne peux pas imaginer Günther sous ces débris. Je ne peux pas imaginer que Günther soit passé là, pile au moment où l'avalanche s'est déclenchée, je ne peux pas imaginer ça, je ne peux pas, je ne veux pas. Et si je ne veux pas l'imaginer, c'est que ce n'est pas vrai», répète en boucle le comédien Pierre-Isaïe Duc, dans une lumière blafarde (éclairages d'Estelle Becker). Frissons dans la salle qui sait l'inéluctable du destin.



Le découragement fait aussi partie de l'expédition
— © Céline Ribordy

Mais pourquoi ces défis?

Et toujours cette question qui taraude celles et ceux qui ne risquent pas leur vie face à une nature sans merci. «D'où vient cette quête de surpuissance? Quel besoin de se frotter aux éléments, quand on sait qu'ils auront toujours raison de nous? Une bête ne ferait pas ça», s'interroge l'autrice dont le frère, amateur de sports extrêmes, a connu une terrible chute en wingsuit qui «lui a coûté plus d'un an d'hospitalisation et un tas de ferraille pour maintenir en place ses articulations». La réponse? «Un besoin immense d'affronter le sauvage. Une quête de l'impossible.»

Pas de jugement, donc, dans *Versant Rupal*, mais une restitution poétique de ces défis dépassant l'entendement. Le récit va du naturel au surnaturel, alternant la recension précise des gestes sportifs avec l'apparition des fantômes des alpinistes décédés sur la paroi. Surtout, le texte enflé et s'apaise comme une partition musicale. D'abord le feu, lors de la fulgurante ascension. Puis la glace, lorsque la gueule de la montagne s'est refermée sur sa proie.

Leitmotivs percussifs

Une pulsation littéraire que le musicien Didier Métrailler accompagne en live de ses compositions musicales inspirées par le répertoire népalais et ses cadences obsédantes. Dans ces leitmotivs percussifs, on sent la résistance des sommets, cette épaisseur de l'air qui, à 8000 mètres, rend fous ses aspirants. On y sent aussi la morsure du froid et le désarroi des alpinistes quand la nature ne veut pas.

La traversée est belle, éprouvante. Et paradoxale, puisque les protagonistes gèlent par $-30\text{ }^{\circ}\text{C}$ alors que le public suffoque par $+30\text{ }^{\circ}\text{C}$! Elle rappelle les immersions de l'écrivain voyageur et collecteur de sons Nicolas Bouvier. Une immersion par les mots et la musique. Par le cœur aussi.

«**Versant Rupal**», jusqu'au 5 août, Théâtre de l'Orangerie, Genève. Les 14 et 15 septembre, au **Casino-Théâtre de Rolle**.

Théâtre de montagne en salle

Un quatuor épatant gravit un 8000 mètres à l'Orangerie

Spectacle polyphonique, «Versant Rupal» plonge au cœur d'une aventure dans l'Himalaya sur les traces et dans la tête de l'alpiniste Reinhold Messner.

Philippe Muri

Dans la chaîne de l'Himalaya, il tient du monstre indomptable. Surnommé «la montagne tueuse», le Nanga Parbat a englouti quantité d'alpinistes venus défier ce sommet de 8125 mètres, l'un des plus difficiles à vaincre. Future légende vivante de la grimpe, l'Italien Reinhold Messner a failli y laisser sa peau au printemps 1970. Son jeune frère Günther, qui l'accompagnait, n'en est jamais revenu.

Basé sur des livres et des témoignages de l'ascensionniste transalpin, «Versant Rupal» plonge au cœur de cette aventure aux accents de drame shakespearien, qui a longtemps suscité la polémique. À l'Orangerie, un quatuor épatant gravit en paroles et en musique le neuvième plus haut toit du monde. Du théâtre documentaire tout autant qu'un récit épique et poétique, emmené par les comédiens Mali Van Valenberg, Céline Goormaghtigh, Pierre-Isaïe Duc et le percussionniste Didier Métrailler. Une expédition à suivre sans détour.

Avec ce groupe soudé comme les doigts d'une moufle, on entre littéralement dans la tête de Reinhold Messner, partageant ses pensées complexes. Le voici sur les flancs du Nanga Parbat, guettant une fenêtre météo favorable. Membres d'une expédition allemande, ses compagnons trépigment, lui aussi. «J'aimerais prendre la tempête dans mes bras», lui fait dire Mali Van Valenberg, qui a écrit le texte de ce magnifique spectacle mis en scène par Olivier Werner.

Fusées de couleur

Avant Messner, personne n'a jamais atteint le sommet de «la montagne tueuse» par le versant Rupal, vertigineusement escarpé. Du camp de base, une fusée de couleur doit être tirée pour indiquer aux alpinistes stationnés plus haut



Pierre-Isaïe Duc et Mali Van Valenberg, deux des interprètes de «Versant Rupal». La comédienne Céline Goormaghtigh et le percussionniste Didier Métrailler complètent une expédition à suivre sans détour. CÉLINE RIBORDY

«J'avais envie de comprendre pourquoi Messner se confrontait aux éléments extrêmes de la nature.»

Mali Van Valenberg
Comédienne et auteure du texte de «Versant Rupal»

si l'ascension s'avère possible. Bleu en cas de beau temps, rouge si les nuages ne se déchirent pas. La communication radio passe mal. Dans la nuit, le ciel se dégage, mais c'est une fusée rouge qui monte dans l'atmosphère.

Messner ne veut pas renoncer. Il prend la décision d'effectuer une montée rapide, en solitaire, sans corde, sans tente et sans provision. Il entend revenir dans la même journée. À 2 h du matin, alors que le thermomètre indique 30 degrés en dessous de zéro, il se met en route. Tout se passe bien. À 300 mètres du sommet, il se retourne. Une silhouette suit sa

trace. C'est son cadet, Günther. Ensemble, les deux frangins vont atteindre le sommet. Mais le retour par le versant Diamir, préconisé par Günther, va tourner à la tragédie...

Sur la scène dépouillée de l'Orangerie, Mali Van Valenberg, Céline Goormaghtigh et Pierre-Isaïe Duc incarnent simultanément les Messner. Reinhold surtout. Débit tendu et parfaitement synchronisé pour rendre au plus près les états d'âme d'un homme coincé dans un piège mortel avec son frère.

Perdu dans un paysage minimal dont le spectateur de l'Orange-

rie perçoit les aspérités, soumis aux morsures d'un froid contrastant avec la touffeur ambiante, Messner va finir par halluciner, apercevant un chevalier sur la moraine, d'autres fantômes aussi, et sa mère, à qui il lui faudra raconter la disparition de Günther, englouti par une avalanche.

«J'avais envie de plonger dans le cerveau de Reinhold Messner, d'essayer de comprendre pourquoi il se confrontait aux éléments extrêmes de la nature. À l'image du lien très fort unissant ces frères, l'aspect psychologique m'intéressait davantage que le côté sportif», explique Mali Van

Valenberg, rencontrée à l'issue de la première genevoise de «Versant Rupal», mardi soir.

Auteur d'un texte haletant, la comédienne valaisanne a envisagé dès le début de l'écriture un récit choral. «Tout le récit se déroule en vision subjective. La présence de trois interprètes permet de montrer tout ce qui se passe dans la tête de Messner», complète Olivier Werner, le metteur en scène. «Mali Van Valenberg personifie son côté plus enfantin et résilient, Pierre-Isaïe Duc son aspect pragmatique, voire colérique, et Céline Goormaghtigh davantage son profil scientifique.»

Sons envoûtants

Spectacle polyphonique, «Versant Rupal» ne saurait s'envisager sans l'apport de Didier Métrailler, as des percussions électroniques, qu'il distille en direct entre autres sons envoûtants émanant d'instruments aussi exotiques que le waterphone, le hang, le hackbrett ou le tabla. «J'ai tout de suite vu la musique comme un personnage», raconte Mali Van Valenberg, qui a connu Métrailler comme professeur de percussion, dans ses jeunes années.

Deux mots encore du décor. Épuré à l'extrême, il se compose d'un banc, d'un tabouret et de huit sculptures miniatures en fibre de verre restituant le relief du Nanga Parbat. Rien de plus, pas de piolets, ni de cordes ou de gants. Aucune tenue de l'extrême. «Si on se rapprochait trop du réalisme, cela aurait pu devenir dérisoire. On fait appel à l'imaginaire des spectateurs, précise Olivier Werner. Chacun peut se projeter son film intérieur.» Et quel film! Du grand cinéma au théâtre.

«Versant Rupal»

Jusqu'au 5 août au Théâtre de l'Orangerie, dès 12 ans. Ma et je 20 h 30, me et ve 19 h

VOIX POPULAIRE

Dans la tête de Reinhold Messner

SPECTACLE • Il y a plus d'un demi-siècle, une expédition sur le Nanga Parbat vire au tragique. Reinhold Messner s'impose en futur légende de l'himalayisme. Son frère meurt. Pour le récit polyphonique, «Versant Rupal», l'alpiniste est incarné par trois voix. Haletant et poignant.

3 août 2022 par Bertrand Tappolet



Mali Van Valenberg, l'une des interprètes de "Versant Rupal" qu'elle a écrit. Ou la découverte tragique d'un sommet himalayen par les frères Messner il y a 52 ans. Photo: Céline Ribordy

Inspiré de livres où Reinhold Messner concilie ses souvenirs et carnets d'ascension ainsi que ceux de son frère Günther (1), le texte de Mali Van Valenberg monté par Olivier Werner maintient un suspense hollywoodien digne des meilleurs thrillers du genre, dont Everest d'après l'ouvrage de l'écrivain et alpiniste John Krakauer.

Mélange des genres

A trois interprètes, ce récit choral nous prend à la gorge. Pour mieux nous immerger dans les sensations, ressentis, colères et souffrances, réflexions et deuil impossible de l'alpiniste tyrolien. A la fin de *Versant Rupal*, Messner sur son lit de camp, «n'est plus rien qu'un homme qui vient de perdre son frère.» En plein effondrement montagneux et fontes glaciaires, 52 ans après cette ascension et surtout descente cauchemardesque des frères Messner, le sommet pakistanais du Nanga Parbat fascine toujours.

Entre théâtre néo-documentaire, journal d'une expédition et récit poétique passé à plusieurs voix qui se tuilent autant qu'elles se relayent comme dans une cordée, le dessein de *Versant Rupal*, la voie la plus périlleuse du Nanga Parbat, est de donner l'impression de faire corps et âme avec celui qui deviendra un mythe de l'himalayisme. Reinhold Messner fut en effet le premier à escalader les

quatorze sommets de plus de 8000 mètres de la planète jusqu'en 1986 - année, où il renonce à l'alpinisme extrême selon la parole donnée à sa mère. Ceci selon une technique d'alpinisme dite sobre ou légère et sans oxygène.

Être Messner

C'est peu dire que Mali Van Valenberg a su se faire le sismographe de l'ascension risquée et triomphale de cette voie inédite prise par le Tyrolien. Nous sommes en 1970, il a 25 ans. La descente, elle, se révèle chaotique aux côtés de son frère cadet (24 ans) devenu zombie somnolant, victime du mal des montagnes. Et du fait d'avoir englouti beaucoup trop vite les 600 derniers mètres de dénivellé du couloir Merkl du neuvième sommet le plus haut du monde (8126 mètres). Pour accomplir un rêve. Il disparaîtra in fine dans une avalanche alors que son frère assoiffé n'a plus pu surveiller sa descente.

Au plateau, quelques feuilles métalliques aux reliefs creusés et escarpés figurent la montagne fragmentée. Elle surgira bientôt d'une nappe de brume. A main gauche, il faut voir la comédienne Mali Van Valenberg se dessiner un chemin dans une neige imaginaire, puis empaumer à nouveau ce sillon telle une funambule. Mot après mot, la brindille fait corps avec les sensations et tâtonnements de l'alpiniste. Ceci jusqu'à sa folie que la comédienne transmet au plus juste. Ainsi lorsque Messner est victime d'hallucinations en raison de l'altitude, l'épuisement, le manque de nourriture et d'eau.

Mapping mental

L'acteur valaisan Pierre-Isaïe Duc atteste qu'il est devenu depuis *L'Enfant éternel* de Philippe Forrest adapté et monté par Denis Maillefer en 2008, l'un des plus grands passeurs de textes non théâtraux (*Les Anges, Seule la Mer, Le radieux Séjour du Monde...*). De son vibrato charnu et doux, l'homme incarne aussi le versant colérique et sanguin de Messner. Sa refiguration du mapping mental des chemins à emprunter pratiqué par l'alpiniste et de son parcours à l'aide de deux doigts pour se faire comprendre des villageois pakistanais dans sa lutte pour rejoindre son camp de base marie stupéfaction et chanson de gestes.

Quant à elle, la sculpturale Céline Goormaghtigh campe une facette plus hiératique, songeuse, mais non moins viscérale par instants de Messner. Elle ouvre les feux dans un phrasé sachant compter ses silences autour de la principale activité de toute expédition dans l'Himalaya, l'attente: «Attendre... Voilà des semaines qu'il nous faut attendre... le retour du beau temps, attendre. Bon.»

Faire images

A l'oreille, la dramaturge a reconduit un dialogue entre Karl Maria Herrligkoffer, le controversé chef d'expédition obsédé par le sommet pakistanais, et Messner présent dans le film *Nanga Parbat* de Joseph Vilsmaier tiré du récit de l'alpiniste. Sans oublier son long combat inachevé contre l'accusation d'avoir abandonné son frère (dont une deuxième chaussure a été retrouvée en juin dernier attestant pour Messner de sa vérité sur une coulée meurtrière ayant emporté Günther). Il y a aussi les mensonges de Karl sur son lancement d'une fusée, dont la couleur erronée participera du désastre de l'expédition au Nanga Parbat.

Sauf que là où les images peuvent faire barrage à l'attachement animal, viscéral du Tyrolien au minéral et à la montagne, l'écriture de la dramaturge et comédienne fait corps avec elle. Et l'anatomie stigmatisée d'un alpiniste miraculé tombant littéralement en morceaux au fil de son périple pour la survie.

Écriture musicale

Côté paysage et atmosphère sonore, les interprètes sont certes accompagnés par le percussionniste Didier Métrailler. Grâce à son hang, le musicien favorise au détour d'un épisode un rythme rêveur, ivre et suspendu. Mais c'est bien l'écriture musicale et organique, sensorielle et pulsionnelle de Mali

Van Valenberg qui fait l'essentiel de ce parcours. Parcours si humain et peu littéraire initialement chez un Messner qui s'y avoue n'être pas écrivain, alors qu'il a sorti quelques 80 bouquins. «Je ne sais pas que, huit ans plus tard, je me retrouverai à nouveau au sommet du Nanga Parbat.», entend-on. En 1978, il sera donc le premier à effectuer en solitaire l'ascension d'un 8000 de sa base au sommet, d'une seule traite par le versant Damir.

Avec une parole concise, la comédienne puis dramaturge a su développer un rapport sonore, acoustique à l'écriture. Celle-ci est rythmée par la reprise de motifs. On appréciera sa belle capacité à imprimer et transmettre tout ce qui traverse l'esprit et le corps de l'alpiniste comme en temps réel. Sans filtre. Jusque dans la douleur, le souffle et l'hallucination.

Sa première intervention dans le récit se découvre à la manière d'un carnet d'ascension façon plan cinéma ou atelier de création radiophonique. La montagne en devient un adversaire au «sourire narquois» parfaitement personnifié. «Camp de base. Un petit village de tentes. On fait du feu. On boit des bières. On joue aux cartes ou aux échecs. On trépigne au pied du Nanga Parbat. De toute son arrogance de montagne, le Nanga nous nargue. Oui je vois qu'il me regarde, me sourit...», lâche à mots comptés Mali Van Valenberg.

Le Nanga Parbat côté femmes

Le degré de réalisme de *Versant Rupal* est parfois plus intense qu'avec une caméra Go Pro embarquée. Comme ce fut le cas en 2018 de l'himalayiste française expérimentée de 37 ans, Elisabeth Revol, secourue in extremis par des alpinistes polonais (dans le cadre d'une importante opération de sauvetage) lors de sa tragique descente du Nanga Parbat. Elle est la première femme à l'avoir conquise dans un style alpin pur. Soit sans porteur, oxygène, corde et camp fixe. Dans des conditions atmosphériques éprouvantes, le calvaire de son compagnon d'ascension ultra capé, le Polonais Tomasz Mackiewicz, le mènera à la mort à 7200 mètres dans la redescente.

La dimension poético-musicale et polyphonique de ce *Versant Rupal* fait ainsi regretter que le théâtre ne s'intéresse pas enfin aux femmes himalayistes. De l'icône transalpine Nives Meroi, première femme à avoir conquis les quatorze 8000 de la planète, célébrée par l'écrivain Erri de Luca dans son magnifique roman *Sur la trace de Nives* à Sophie Lavaud. Etablie à Genève, cette alpiniste chevronnée a atteint le 14 mai dernier le sommet du Lhotse - le quatrième plus haut au monde, 8516 mètres. Première Suissesse à avoir conquis le K2, cette ambassadrice pour Terre des Hommes née en 1968 est en expédition cet été au... Nanga Parbat.

Bertrand Tappolet

(1) Reinhold Messner, *La Montagne nue. Le Nanga Parbat: le frère, la mort et la solitude*, Ed. Guérin, 2003; Reinhold Messner, *Nanga Prabat*, Ed. Arthaud, 2010.

Versant Rupal, [Théâtre de l'Orangerie](#). Jusqu'au 5 août. Casino Théâtre de Rolle, les 14, 15 et 16 septembre. [Site de](#) la Compagnie.

CRITIQUE

Il lutte donc il vit

29 novembre 2021 - by Sarah Neu

Par [Maëlle Aeby](#)

Une critique sur le spectacle :

Versant Rupal / Mise en scène par Olivier Werner / Le Pommier – Neuchâtel / du 16 au 18 novembre / [Plus d'infos](#).



© Céline Ribordy

Récit d'aventure à grands frissons, la tragique histoire de l'ascension du sommet Nanga Parbat par les frères Messner plante son décor dans les théâtres suisse romands. Soutenu par un paysage sonore onirique produit en live, ce monologue à trois voix entraîne les spectateurs au cœur d'une expédition réelle et lui fait découvrir un panorama d'émotions rythmé par la folie des hauteurs.

Cette création est le huitième projet de la compagnie sierroise *Jusqu'à m'y fondre*, souhaitant partager avec le public des petites bulles d'explorations intérieures. Après avoir découvert l'épopée du Nanga Parbat, aussi miraculeuse que malheureuse, Mali Van Valenberg entame l'écriture du texte. C'est sous forme d'un récit choral énoncé en trio que font écho les pensées du protagoniste Reinhold Messner. Devenu alpiniste de légende, il a marqué la discipline en poussant les limites du corps humain tout au long du XX^e siècle ; il est, par exemple, le premier à avoir gravi chacun des quatorze sommets de plus de 8'000 mètres existants. Dans « *Versant Rupal* », c'est l'expédition du 27 juin 1970 qui est narrée en quelque 90 minutes, celle-là même qui sera le sujet d'une polémique

pendant près de 30 ans, période durant laquelle la parole du grimpeur est sévèrement mise en doute : on ne croit pas à sa version des faits, on questionne le déroulement des événements. Au théâtre, c'est la vérité que nous découvrons puisque des preuves matérielles ont finalement été retrouvées sur place des années après l'ascension originelle, corroborant ainsi les dires de Messner.

Un sommet métallique fait face au public, la montagne morcelée trône au milieu des planches. Les trois interprètes sont déjà sur scène. Ils attendent. Le public attend. L'expédition attend. Et puis finalement, Reinhold Messner se décide à entreprendre seul la montée vers le sommet pakistanais culminant à 8125 mètres, en empruntant le versant Rupal. Il est ensuite rattrapé par Günther Messner, son petit frère, et c'est à deux qu'ils parviendront tant bien que mal à gravir la montagne. Ce n'est pourtant que le début.

À coup de lumière froide et de machine à fumée, le calvaire de la descente est efficacement figuré. Ponctué d'éclaircissements optimistes, l'environnement se métamorphose au fil de la progression mais la montagne, elle, reste immuable. Le décor est statique et pourtant, le texte nous emporte loin. Chaque choix, chaque erreur commise par les alpinistes, chaque victoire aussi infime qu'elle soit cramponne le public et le tient en haleine. Sont alors évidentes et la force de l'écriture, et la technicité des conteurs. Ce texte particulièrement éblouissant qui coule de la bouche des comédiens avec une facilité étonnante nous plonge dans la tête de Reinhold et nous livre les coulisses d'un esprit éprouvé, luttant contre le manque d'oxygène et l'intransigeance de la nature. La diction claire, aussi douce que ferme de Pierre-Isaïe Duc, Céline Goormaghtigh et Mali Van Valenberg fragmente le protagoniste et illustre ses conflits internes. Sans oublier non plus le travail du percussionniste Didier Métrailler, qui agrmente le tout d'une ambiance sonore épousant à merveille les reliefs du récit.

L'expérience proposée par la compagnie *Jusqu'à m'y fondre*, hantée par l'authenticité des faits, saisit par sa capacité à nous transporter dans le vif de l'expédition. Parole d'une novice de l'alpinisme : on ne peut qu'être emporté par la puissance d'une histoire aussi bien racontée.

CRITIQUE

Les voix de l'imaginaire : entre chorale et folie

26 novembre 2021 - by Sarah Neu

Par [Hugo Merzeau](#)

Une critique sur le spectacle :

Versant Rupal / Mise en scène par Olivier Werner / Le Pommier – Neuchâtel / du 16 au 18 novembre / [Plus d'infos](#).



© Céline Ribordy

Le spectacle de Mali van Valenberg fait le récit d'un épisode devenu un mythe dans le monde de l'alpinisme mais également un scandale pendant plus de 35 ans, la première ascension du Nanga Parbat, sommet de la chaîne himalayenne culminant à 8125 mètres, réalisée par les frères Günther et Reinhold Messner en 1970. Pour raconter cette histoire elle détripie la voix de Reinhold Messner par la mise en scène de trois comédien.ne.s dont les échos font résonner, au rythme de la musique live, toute la légende et la folie de cette aventure.

L'aventure est folle. L'idée pour la représenter est simple : incarner la subjectivité de Reinhold Messner en démultipliant les voix. Pierre-Isaïe Duc, Céline Goormaghtigh et Mali van Valenberg sont les figures de cette chorale qui nous raconte l'ascension. Ils sont accompagnés avec brio par l'ambiance sonore et musicale de Didier Métrailler. Ce spectacle repose bien plus sur l'ouïe que sur la vue. Une scénographie digne de Pierre Soulage propose un dispositif représentant le Nanga Parbat déstructuré en de multiples éléments de tôles froissées noires entre lesquels les comédien.ne.s peuvent circuler, un tabouret ou deux et les instruments de musique en fond de scène. Un décor épuré. Le statisme des comédien.ne.s répond à la simplicité du décor dans la création d'un ensemble qui tisse la toile de fond sur laquelle les voix, dans leur narrations et leurs émotions, peuvent s'envoler.

En effet, la force de ce spectacle réside dans la force de l'expression narrative de ce récit. L'ambiance sonore et visuelle vient soutenir un trio de voix qui transporte le public au plus près d'une subjectivité qui dégringole dans ses propres méandres face à la montagne. La voix de Reinhold Messner, incarné par Pierre-Isaïe Duc, vante la nécessité d'un imaginaire fécond comme première qualité pour un alpiniste. Pour transmettre cette puissance intérieure au public, la mise en scène joue sur le rythme, l'écho de dédoublement voire de détriplement de la parole pour exprimer tour à tour la splendeur de l'Himalaya et du Nanga Parbat, des dangers, de l'exploit physique ou de la folie dans les instants les plus sombres et vertigineux de cette ascension. Reinhold Messner est devenu par la suite un des plus grands alpinistes de l'histoire en ayant grimpé les quatorze 8'000, dont l'Everest sans oxygène, mais ce spectacle raconte le premier de ces exploits, avant qu'il ne soit devenu un « surhomme » aux yeux du monde. Or cette ascension a deux faces explorées par deux hommes et leur intériorité, car il ne parvient pas seul au sommet. Son frère l'accompagne. Seulement voilà, si l'ascension s'est bien déroulée, la descente sera pavée d'embûches autant physiques que psychiques : le manque d'oxygène, la faim, la soif, la souffrance d'un frère. Autant de traumatismes que le trio de comédien.nes retranscrit par la voix et la musique de Didier Métrailler. Le Nanga Parbat se montre sous différents jours par les jeux d'éclairage sur le dispositif en tôle et par l'utilisation de fumée.

Ainsi, l'imagination des spectateur.trice.s a tous les éléments nécessaires pour investir cet imaginaire himalayen. Car s'il s'agit du récit de l'ascension du Nanga Parbat c'est bien plus une tranche de la vie la plus intime d'un être humain que l'écriture de Mali van Valenberg retranscrit et à laquelle la performance scénique donne corps. Les voix d'un imaginaire montagnard livrent une bouffée d'oxygène face à nos propres vertiges tant l'horreur est palpable.

30.07.22

Versant Rupal : atteindre le sommet de l'humanité

À l'Orangerie, la Cie Jusqu'à m'y fondre emmène le public au sommet du Nanga Parbat, dans l'expédition qui a bâti la légende de Reinhold Messner. Mais c'est avant tout une aventure humaine et poétique qui est proposée dans Versant Rupal, à voir jusqu'au 5 août.

Le texte de Mali Van Valenberg revisite le récit de l'alpiniste Reinhold Messner, à l'heure où il n'était pas encore la légende qu'il est aujourd'hui. Dans un monologue porté par trois voix (Mali Van Valenberg, Céline Goormaghtigh et Pierre-Isaïe Duc), on suit la préparation de l'expédition, on rencontre les aventuriers qui accompagnent Reinhold, avant d'embarquer dans la cordée, direction le sommet, par le *Versant Rupal*, un exploit encore jamais réalisé auparavant ! S'ensuivra la redescente du sommet par Reinhold et son frère, et les polémiques qui ont suivi l'ascension...

Une suite de chutes

Plus haut est le sommet, plus le risque de chuter est important. C'est ce que vient nous rappeler de manière terrible ce *Versant Rupal*. Ce spectacle présente un véritable aspect documentaire, dans la mesure où il raconte la véritable histoire de l'alpiniste. Il y a bien sûr le risque de chute physique : tomber lors de la descente, mourir de faim, de froid, dans ce qu'on a tristement nommé la « montagne tueuse ». Alors évidemment, le parcours est semé d'embûches : on perd des sacs, les conditions météorologiques obligent les expéditeurs à modifier leurs plans, le chemin souhaité n'est plus praticable... Mais au-delà de cela, c'est aussi l'histoire d'une chute humaine qui nous est racontée dans *Versant Rupal* : on citera les décès, pertes de membres et autres fractures potentielles, mais surtout, ce qu'on retient, c'est la polémique qui a suivi l'expédition, discréditant les mérites de Reinhold Messner à la suite d'un rapport erroné. On n'en dira pas plus ici, si ce n'est que, pendant comme après l'ascension, les doutes et remises en question ont envahi l'alpiniste, et ce sont bien ces émotions-là qui nous sont retransmises sur la scène. Une manière de nous rappeler la petitesse de l'être humain face à l'immensité de la Nature...

Faire vivre le récit

Si ce spectacle nous marque autant, c'est parce que la poésie de sa mise en scène fait vibrer quelque chose en nous. On pourrait croire qu'il ne s'agit que d'un monologue récité. Il n'en est rien. Dans le décor sobre composé de morceaux de sommets montés sur des barres de fer, les trois comédien-ne-s évoluent comme autant de voix. Rien de grandiloquent dans ce spectacle donc, mais beaucoup de finesse et de poésie. Cela tient en grande partie à l'ambiance musicale créée par Didier Métrailler. Sur le devant de la scène durant la préparation de l'expédition, le bruit de métronome et les percussions qu'il joue évoquent le tic-tac de l'horloge, dans cette attente insoutenable avant de pouvoir prendre le départ. Il ira ensuite se terrer en fond de scène pour alterner les musiques angoissantes ou plus calmes, illustrant ainsi les émotions ressenties par Reinhold Messner et ses acolytes. La lumière répond d'ailleurs parfaitement à cette ambiance : tantôt froide ou plus tamisée, elle rend compte à la fois de l'état intérieur des personnages, mais aussi de la blancheur éclatante de la montagne, parfois aveuglante. Et quand la fumée se met à envahir le plateau telle la brume, physique ou mentale, on ressent l'errance des personnages, qui deviennent fous, souffrant du mal des montagnes. Le tout fait alors résonner les mots de Mali Van Valenberg et de Reinhold Messner, porté par les trois voix. Trois voix qui ne sont d'ailleurs pas anodines. On pourrait penser que le récit aurait pu être porté par une seule personne. Oui mais... le rythme n'aurait pas été le même. En choisissant de faire porter les mots par trois comédien-ne-s, Olivier Werner permet au texte de ne pas s'engluer dans la monotonie : les mots rebondissent, résonnent, les émotions évoluent, la panique se fait sentir avant le retour au calme, le tout dans une partition millimétrée qui fonctionne à la perfection.

Sans image, avec un décor minimaliste, la Cie Jusqu'à m'y fondre nous emmène ainsi sur les plus hauts sommets, et c'est bien exécuté qu'on a l'impression d'y être : toutes les images mentales se créent au fur et à mesure. Un grand moment de théâtre.

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des cofondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.